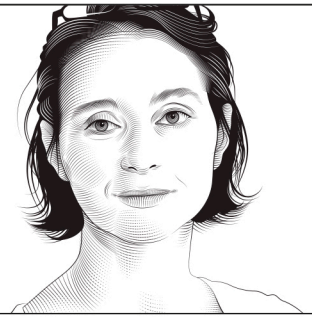

«Je vous aime/Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même»

La chronique de Christiane Rancé

Il y avait bien deux ans que je n'étais pas allée au théâtre – pour les raisons que nous connaissons tous. J'y suis retournée dimanche après-midi par un temps idéal pour cette sortie – gris, humide et froid. Sur le chemin, mon excitation première a fraîchi. Une pièce, oui ! Retrouver enfin les scènes, l'atmosphère feutrée des salles, la peluche rouge des fauteuils, jusqu'au parfum de ces lieux, indéfinissable et reconnaissable entre tous. Attendre dans le brouhaha des conversations la sonnerie puis le signal des trois coups. Et enfin, tous feux éteints, vivre l'instant magique du lever de rideau, et les premiers sortilèges de l'illusion… Mais *Polyeucte* ! Mon enthousiasme m'avait encore joué des tours. J'avais dit oui sans réfléchir à ces amis qui me donnaient rendez-vous rue du Havre. Si encore il s'était agi de Racine… Mais Corneille ! J'avais encore en mémoire le supplice subi à la Comédie-Française, en 2005, lorsque j'étais allée, avec le même enthousiasme, voir *Le Cid*, qu'on n'y avait plus donné depuis des lustres. Quelle déconvenue ! On avait choisi pour Rodrigue un avatar de Sancho Panza, pataud et pataugeant, toujours à contretemps pour ne pas dire à contresens, gueulant ses déclarations d'amour à Chimène, et murmurant ses faits d'armes sur un ton de petit cachottier. Quant à Chimène ! On aurait dit Olive débarquée par erreur au port. Je ne sais pour quelle raison la comédienne déclamait avec la diction d'une adolescente renfrognée. Elle accrochait à chacun de ses vers ce « eu » fatidique, scandait les alexandrins sur un tempo de rap. Imaginez les nerfs du public, à l'entendre lancer (par exemple) : *« La moitié de ma vie (eu) a mis l'autre au tombeau (eu)/Et m'oblige à venger (eu), après ce coup funeste (eu)/Celle que je n'ai plus (eu) sur celle qui me reste (eu). »* Imaginez le discrédit porté à Corneille, dont on boude aujourd'hui « l'inhumaine bienséance morale » ! Imaginez la désillusion des jeunes spectateurs venus pour la première fois communier au Français, le temple même des grands classiques !

Retrouver enfin les scènes, l'atmosphère feutrée des salles.

Mes amis m'attendaient devant l'entrée de l'Espace Bernanos, où se jouait la pièce. Trop tard pour me dérober. Va pour *Polyeucte,* dont je me rappelais vaguement l'intrigue, et que Corneille chérissait comme son enfant préférée. Un enchantement plus tard, à la tombée du rideau, j'étais debout, pour une *standing ovation* avec le public. Qui applaudissait-on ainsi ? Le texte, ciselé et puissant ? Les costumes, strictement parfaits ? La rigoureuse mise en scène accordée au décor ? Ou bien l'excellence des acteurs ? Tous ensemble, ils venaient d'affirmer ce qui fait l'émotion du théâtre, qu'il lui faut s'accroître d'une vie étrangère – la leur, entièrement. Ils venaient de nous communiquer ce mélange d'étincelle et de tremblement propre à la vérité ou à la poésie. Ils avaient atteint le propos de Corneille – enlever nos âmes. Pendant les cinq actes de cette tragédie, ils nous ont transmis un sentiment exalté de l'existence et, partant, une folle énergie. Aloysia Delahaut *était* Pauline, comme Romain Duquaire *était* Polyeucte, et les six autres acteurs, tous *incarnaient* leur rôle avec quelque chose qui dépassait le talent – la générosité, le don de soi, la jeunesse. Pendant la représentation, nous avons été transportés au IIIe siècle de notre ère, en Arménie. Nous avons suivi Pauline, et craint avec elle que son époux Polyeucte, qu'elle aime, ne soit assassiné par Sévère, son premier amour. Et qu'il le soit sur l'ordre de son père, gouverneur délégué par Rome. Pauline en a fait le songe et depuis, elle tremble. Or, le baptême de Polyeucte, à l'heure où l'empereur exige qu'on extermine les chrétiens, va précipiter le destin de tous.

Suspendus à l'intrigue, baignés dans le sublime du verbe, nous avons vécu le dilemme des personnages – peut-on préférer mourir pour Dieu, que vivre pour celle qu'on aime ? Comment aimer un amant capable de préférer le martyre à l'amour ? Nous avons fait nôtre leur questionnement : peut-on se dire chrétien et craindre de l'être ? L'espace de la représentation, nous avons enjambé dix-neuf siècles. Ceux de Polyeucte et ceux de Corneille, jusqu'au nôtre. Car c'est un autre signe du génie d'une œuvre que de plier le temps, tel un origami. « Polyeucte, *tragédie à sujet chrétien, peut-elle encore nous parler aujourd'hui ?* », interroge Rafaële Minnaert, l'autrice de cette mise en scène qui met le cœur au diapason du sublime. Ô combien ! Non tant par la persécution actuelle des chrétiens d'Arménie et d'Orient, ou par le dénigrement dont cette religion fait l'objet dans le monde, mais parce que *Polyeucte* nous fait entendre la fécondité de l'amour, et la puissance de la volonté par quoi s'exerce la pleine liberté intérieure. Parce que, en ces temps sombres, elle nous offre sa lumière et nous parle de grâce, tout simplement.

Polyeucte, *de Pierre Corneille. Espace Bernanos, 4 rue du Havre, Paris 9e.*